

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

### A UN TRAITRE.

ACCENTS D'UN PATRIOTE DE 1838.

O mes yeux en ce jour versez, versez des larmes,  
Lyre que tes accents se changent en sanglots :  
Le meilleur des soldats vient de quitter les armes,  
Il a renié ses drapeaux !

Voyez nos ennemis, tout fiers de leur victoire,  
Ils jettent sur nos rangs des regards dédaigneux,  
Montrant nos ennemis, sur un ton dérisoire,  
Ils disent : vous ferz comme eux !

Ignobles trafiquants d'honneur, de conscience,  
Quoi ! vous osez encore insulter à nos maux !  
Notre nombre grandit malgré votre insolence  
Et vos pièges toujours nouveaux.

Vous portez sur le front un sceau de perfidie,  
Sous un or corrompteur vous marchez tout ployés ;  
Contre les défenseurs d'une cause chérie  
Vous êtes des brigands payés.

Ne levez pas la tête ! Allez, on vous méprise,  
Vos amis sont plutôt pour votre or que pour vous ;  
Perdez votre richesse et demain, ô surprise !  
Vous vous verrez haïs de tous

Mais toi qui vas t'unir à ces bandes sordides,  
Par quel philtre cruel a-t-on pu t'aveugler ?  
L'excès de déshonneur des traîtres, des perfides,  
Dis, a-t-on pu te le voiler ?

As-tu donc oublié notre sublime histoire ?  
Ton cœur ne sait-il plus ce qu'étaient nos aïeux  
Pour que, sans nuls remords, tu laisses la victoire  
A des ennemis odieux ?

Ne te souvient-il plus de notre vieille France,  
De sa religion, de son beaux drapeau blanc ?  
Mais tes pères jadis, exprès pour leur défense,  
Versaient le plus pur de leur sang.

Et notre langue à nous, notre langue chérie,

Nos institutions, et nos lois, et nos mœurs,  
As-tu tout oublié ? Veux-tu dans ta furie  
En ôter l'amour de nos cœurs.

Et cependant hier tu les aimais encore,  
Tu voulais les défendre alors jusqu'au trépas  
Cette ardeur est passée hélas ! comme une aurore.....  
Ne la regretterais-tu pas ?

As-tu pu de ta main arracher de l'histoire  
Le récit des forfaits de ce peuple étranger ?  
Peux-tu ne plus savoir comme, après sa victoire,  
Il a voulu nous égorger ?

Peux-tu fermer l'oreille aux mépris, aux injures  
Qu'à chaque heure, du jour on vomit contre nous ?  
A ces longs cris de mort que des êtres parjures  
Nous jettent dans leur noir courroux ?

Ami, réfléchis donc, et s'il coule en tes veines  
Quelques gouttes de sang de tes braves aïeux,  
Sans tarder un instant tu briseras tes chaînes,  
Tu secourras un jong honteux.

Ah ! naguères en toi notre jeune patrie  
Voyait l'athlète auquel nul ne peut s'égalier ;  
Elle pleura soudain, voyant ta perfidie,  
De deuil on la vit se voiler !

Et tu ne vien tras pas la consoler, ta mère !  
Quoi ! tu ne viendras pas lui jurer ton amour !  
Mon ami, je t'attends sous ma noble bannière,  
Viens, ce sera mon plus beau jour !

Mais si toujours courbé sous la main de tes maîtres  
Tu veux poursuivre encor ta lâche trahison,  
On marquera ton front du stigmatte des traîtres,  
Nos enfants maudiront ton nom !

Et nos concitoyens écriront ton histoire  
Avec le sang versé de ceux que tu trahis ;  
Puis moi, pour achever ce lugubre mémoire,  
J'écrirai de mes pleurs ce que tu fus jadis !

M.

## LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

## XXVI.

Le lendemain au matin, madame Warner fut trouvée morte dans son lit.

Le lendemain Alice pleurait et se lamentait auprès de sa pauvre mère, et Enrich pleurait et se désolait comme elle.

Vers les deux heures de l'après-midi, tous deux étaient encore dans la chambre de la trépassée, lors qu'on annonça le duc de Morand. Alice donna l'ordre de l'introduire, et le vieux duc ne tarda pas à paraître.

Enrich attendait dans une anxiété profonde.

Le duc entra.

Les rideaux du lit où était étendue madame Warner étaient fermés; le vieillard s'approcha lentement.

—Mademoiselle, lui dit-il, j'avais promis à madame votre mère une réponse, et je viens la lui remettre.

—Monsieur, interrompit Alice, voici une lettre que j'ai trouvée et que ma mère vous écrivit hier; veuillez la prendre.

Le duc prit la lettre et la lut aussi vite que ses yeux affaiblis le lui permirent.—Et quand il eut achevé, il se tourna vers la jeune fille restée debout devant lui.

—Savez-vous ce que cette lettre contient? dit-il avec effroi.

—Je le devine, monsieur, répondit Alice avec calme.

—Mais où est madame Warner? reprit-il: où est-elle?

—Morte, monsieur!

Et elle leva le drap blanc qui recouvrait le visage de sa mère.

—Morte!

—Oui, monsieur,—ma pauvre mère est morte!

Le vieillard demeura quelques minutes sans pouvoir prononcer une parole; il rompit enfin le silence.

—Mademoiselle, reprit-il d'une voix grave, j'étais venu annoncer à madame Warner que mon fils vous nommait sa femme; votre mère n'existant plus, c'est à vous que je viens faire l'offre de la main de mon fils, quoique ce jour soit bien triste et cet instant bien mal choisi pour une semblable proposition. Enrich écoutait avec terreur; un soupir s'échappa de sa poitrine; cependant il eut la force de garder le silence.

—Monsieur le duc, répondit solennellement Alice, vous pouvez dire à monsieur le comte de Morand votre fils que je ne veux pas l'épouser.

Le duc releva la tête avec stupeur, Enrich fit encore un mouvement; Alice les regardait tous deux.

—Que dites-vous? reprit le duc étonné.

—Je dis, monsieur, que je ne veux pas épouser votre fils, répéta lentement Alice.

Le vieillard se redressa, l'orgueil brilla dans ses yeux.

—Comme vous le souhaiterez, mademoiselle, dit-il.

Et il ouvrit la porte; Alice le reconduisit, puis le salua froidement, referma la porte sur lui, et revint près d'Enrich.

—Enrich, lui dit-elle: je vous ai méconnu autrefois: d'aujourd'hui seulement je vous apprécie, et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, la voici.

Elle lui tendit la main.

—Voulez-vous de moi pour votre femme?

Enrich lui prit la main en silence, et la pressa contre ses lèvres.

Et tous deux s'agenouillèrent devant le corps de madame Warner, et leurs yeux se remplirent de larmes.

—Alice, murmura Enrich en sanglotant, devant notre pauvre mère qui est morte, je jure de rendre heureuse sa fille tant aimée.

—Enrich, devant ma pauvre mère qui est morte, murmura Alice, je jure de vous rendre heureux.

Tous les deux tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Une heure après, le médecin constatait que madame Warner était bien morte de mort violente.

Et le soir on commença les préparatifs du convoi.

## XXVII.

Toute la nuit qui précéda l'enterrement de madame Warner, Enrich et Alice la passèrent dans la chambre de la trépassée.

Par moment une larme glissait sur leur joues, mais ils se hâtaient de la dérober afin de ne pas éveiller leurs douleurs cuisantes; quand le matin arriva, Alice approcha ses lèvres du visage de sa mère, et murmura en pleurant:

—Adieu, ma bonne mère; adieu.

Enrich se leva comme elle, et comme elle appuya ses lèvres trébuchantes sur le front de la morte en murmurant:

—Adieu, ma bonne mère, sois heureuse là-haut.

Puis les hommes vêtus de noir entrèrent; puis des coups de marteau retentirent, et Alice sentait sa poitrine comme déchirée à chaque coups de marteau qui retombait; puis l'on n'entendit plus rien.

Et dans toute la maison, la désolation était à son comble; les serviteurs allaient et venaient en pleurant, et chacun regrettait la bonne maîtresse qu'il venait de perdre; Alice essayait de les consoler, mais inutilement.

Vers le midi, on aperçut à l'extrémité du parc une femme misérablement vêtue qui attendait en silence, et dont le visage était recouvert d'un vaste capuchon noir; Alice l'examina pendant quel-

ques minutes, et le nom de Marguerite effleura ses lèvres.

A une heure l'on se mettait en marche vers l'église.

Quatre hommes portaient sur une espèce de brancard ce qui restait de madame Warner; derrière on voyait Alice, et à côté d'elle Enrich; puis après eux les prêtres.

Et pendant le chemin, quelques curieux s'approchaient et regardaient avec curiosité les deux jeunes gens; arrivés près de l'église, tous ceux qui suivaient remarquèrent une pauvre femme qui suivait de loin, et près de cette pauvre femme un vieillard que chacun connaissait.

C'était Marguerite et le fou.

Tous deux suivaient silencieusement le cortège, et de grosses larmes roulaient dans leurs yeux; quand le corps entra dans l'église, ils s'arrêtèrent un instant, et attendirent que tout le monde fût entré aussi; alors ils montèrent tous deux, et sans prononcer un seul mot, les marches du temple, et se glissèrent derrière l'un des énormes piliers.

Et la messe des morts commença.

Et leurs lèvres convulsivement agitées semblaient murmurer aussi des chants et des prières.

Et quand Alice et Enrich s'agenouillèrent devant le cercueil, ils s'agenouillèrent aussi devant leur pilier et sanglotèrent.

Puis, la cérémonie funèbre achevée, ils se cachèrent de nouveau derrière le pilier, et attendirent que la foule se fût retirée.

Et quand ils se virent seuls dans l'église, ils regardèrent autour d'eux, puis s'éloignèrent lentement et suivirent toujours de loin le cortège qui se dirigeait vers le cimetière.

Et une demi-heure après, la terre retombait pour toujours sur le cercueil de madame Warner; Alice cria un dernier adieu à sa mère, et s'évanouit entre les bras d'Enrich qui l'arracha bientôt de ce lieu de douleur.

Marguerite et le vieillard s'approchèrent alors de la fosse nouvelle, s'agenouillèrent dessus en silence et murmurèrent des prières que Dieu tout seul entendit.

Pendant que ces choses se passaient dans la maison d'Alice, Marguerite et le pauvre fou, retirés dans leur chaumière, s'étaient assis en silence auprès d'un foyer ardent, et semblaient profondément ensevelis dans leurs réflexions; par moment ils se regardaient à la dérobée; puis si leurs regards se rencontraient, ils les abaissaient bien vite, comme honteux de s'être surpris. Enfin quand la nuit fut assez avancée, Marguerite la première se leva et passa dans sa chambre; le vieillard la suivit des yeux, et quand elle fut prête à le quitter, il lui tendit involontairement les bras; Marguerite aperçut ce mouvement, courut à son père et le pressa sur son cœur.

Ils demeurèrent pendant quelques minutes pressés l'un sur l'autre; enfin le vieillard fit un mouvement, Marguerite se détacha de ses bras, entra dans sa chambre, lui dit encore adieu de la main et referma la porte.

Et aucun d'eux ne dormit de la nuit; le pauvre fou resta sur son escabeau jusqu'au lendemain ma-

tin, et parfois ses lèvres laissaient échapper quelques paroles prononcées à voix basse, — et sa figure était toute contractée, — une larme glissait sur ses joues creuses, puis il laissait retomber sa tête sur sa poitrine avec découragement.

Le lendemain, aussitôt que les premiers rayons du soleil commencèrent à se dégager d'entre les nuages, il prit sa besace, son bâton, sortit silencieusement de sa chaumière, referma doucement la porte, s'arrêta pendant quelques instants devant les arbres qui recouvraient son toit, poussa un soupir, regarda le ciel, et s'éloigna.

Quand il fut à une centaine de pas de sa demeure, il se retourna, la regarda, poussa un nouveau soupir plus pénible que le premier, puis continua sa route et se dirigea à travers les plaines, et disparut dans les rochers.

Marguerite, après être rentrée dans sa chambre, se jeta sur son lit, espérant y trouver sinon le sommeil, au moins un peu de repos; mais son âme était trop triste et sa tête trop bouleversée par les lugubres événements de la journée. Involontairement sa pensée se reportait sur madame Warner, dont la vie toute entière avait été un noble dévouement et dont la mort lui semblait un dévouement plus noble encore. Elle parcourait douloureusement les dernières lignes qu'elle lui avait écrites, et à chaque moment elle s'arrêtait et s'accusait d'avoir tué la malheureuse femme qui s'était faite la mère de sa fille Alice, et son cerveau brûlait.

— Oui, c'est moi qui l'ai tuée, murmurait-elle; sans moi, elle vivrait encore! elle serait encore heureuse près de mon enfant; je suis venue, poussée par je ne sais quelle fatalité, et ma présence a jeté la mort et le deuil autour de moi. — Oh! mon Dieu, pardonnez moi.

Et elle prenait de nouveau la lettre que Louise lui avait donnée suivant les ordres de madame Warner, et continuait à lire d'une voix tremblante:

“ Vous m'avez proposé d'être toutes les deux sa mère, murmura-t-elle, mais cela ne pouvait pas être; mon enfant n'a qu'une mère c'est la femme qui l'a porté pendant neuf mois dans son sein qui a tressailli de joie en le sentant remuer dans ses entrailles, qui a souri d'ivresse en songeant que le ciel allait la rendre mère, et qui, après d'horribles souffrances endurées avec courage, a pris dans ses bras affaiblis et pressé contre son cœur la créature à laquelle elle venait de donner le jour; cette femme là, c'est la seule mère, et si plus tard les événements l'obligent à se séparer de son enfant, elle n'en reste pas moins sa mère; et si une autre femme arrive et la remplace dans l'amour que son enfant lui devait, cette femme n'est que le gardien d'un précieux trésor, et elle doit se tenir prête à le restituer au premier appel. J'ai été cette femme, et ce trésor précieux je vous le restitue.”

Ici elle s'arrêta; sa voix était tout émue et toute pleine de sanglots.

Elle continua bientôt et en sanglotant:

“ J'en ai joui, pendant quinze ans, comme s'il m'eût appartenu; pendant quinze ans, il m'a initiée à toutes les ivresses de ce monde. Dieu m'avait refusé un enfant, et vous, madame, vous m'avez rendu mère pendant quinze ans.”

Ici elle fut encore obligée de s'arrêter ; ses larmes coulaient en abondance le long de ses joues décolorées.

— Pauvre femme ! dit-elle : elle ne m'accuse pas, et pourtant c'est par moi que sa félicité a été détruite.— Elle jeta la lettre loin d'elle, et tombant à genoux devant l'image du Dieu mort pour le salut des hommes, elle pria avec ferveur.

— Seigneur, disait-elle : maintenant qu'elle est devant vous, ne la condamnez pas, mais jugez-la !— Pesez dans la balance son malheur, et voyez si la faute qu'elle a commise en se donnant la mort n'est pas encore un dévouement fait à son enfant.— Seigneur ce n'est pas elle qui est coupable, c'est moi seule ; c'est moi qui l'ai poussé au suicide ; condamnez-moi, mon Dieu, je l'ai mérité ; mais elle, épargnez-la.

Après cette courte prière, elle se sentit un instant consolée, elle alla se rasseoir contre son lit, et prit de nouveau la lettre fatale.

“ Les seuls instants heureux de ma vie, je vous les dois ; j'ai éprouvé toutes les félicités de la maternité sans en éprouver les douleurs, Merci à vous, madame ! J'ai bien aimé votre enfant pendant quinze ans que j'ai prolongé mon rêve de mère, j'ai épuisé tous les délices de ce monde. Merci à vous, madame, de m'avoir envoyé ce rêve.”

La lettre glissa des mains de Marguerite sur ses genoux, et ses regards se fixèrent tristement vers la terre.

— Ah ! pourquoi ne te l'ai-je plutôt pas envoyé ce rêve ? dit-elle : sans cette enfant qui devait te tuer, tu te serais remariée, jeune, belle, riche comme tu l'étais. Tu aurais été mère à ton tour, tu aurais élevé un enfant qui t'eût bien appartenu, et cet enfant personne n'eût eu le droit de le reprendre. J'ai changé sans le vouloir le cours de ta vie, pauvre femme, et tu ne m'accuse pas. Oh ! moi je m'accuse et m'accuserai tant que je vivrai.

Puis elle continua :

“ J'ai été heureuse, c'est à votre tour maintenant ; mon rôle finit, le vôtre commence.”

Ici Marguerite leva les yeux au ciel, et son pâle visage exprimait bien toutes les angoisses de son âme.

— Mon rôle commence, pensait-elle : ah ! pourquoi n'est-il pas déjà fini ?

Elle lut encore :

“ Vous m'avez laissé votre fille enfant, je vous la rends femme ; nous nous sommes partagé à nous deux sa vie ; j'en ai pris la première moitié, prenez-en la seconde. Je l'ai veillée dans son enfance, vous veillerez près de ses enfants ; je lui souriais et l'embrassais pour l'endormir, vous sourirez à ses enfants, et vous les embrasserez afin de les endormir. Quand venait le matin, j'accourais près d'elle et lui tendait les bras en la nommant ma fille, et elle m'appelait sa mère ; vous, quand le matin viendra, vous accourrez près de ses enfants, vous leur tendrez les bras, et ils vous appelleront leur mère. Plus tard, je l'ai vue grandir protégée par ma tendresse, j'en ai fait un ange de douceur, et en la regardant je me complaisais dans mon ouvrage et j'en étais fière ; vous, vous verrez plus tard grandir ses enfants, vous les élèverez comme je l'ai élevée, et en les regardant, vous vous complairez aussi dans votre ouvrage, et vous en serez fière. Le partage

de bonheur est presque égal entre nous ; madame soyez heureux comme je l'ai été, c'est le vœu que je forme, c'est la prière que j'adresse au ciel pour vous.”

Marguerite ne se sentit pas le courage d'aller plus loin, toute son âme était bouleversée par les remords.

Morte ! morte ! répétait-elle avec épouvante.

Elle restait toujours immobile à sa place, et ses yeux, fixés sur la lettre de madame Warner, étaient remplis de larmes et de terreur.

Elle se pencha enfin sur la mauvaise table où était la lettre, continua à lire rapidement, et son visage, de pâle qu'il était, devenait rouge par moment, son cœur se soulevait avec violence, et ses doigts se contractaient involontairement. Quand elle fut arrivée à ces mots : “ Adieu, madame, adieu, encore une fois ; rendez heureuse mon Alice, cette pensée seule me donne du courage, il m'en faut en ce moment ; vous le comprendrez demain, ” — sa douleur alors n'eût plus de bornes, elle se tordit les mains avec désespoir et murmura en se jetant à genoux.

— Oh ! je suis maudite.

Vers le milieu de la nuit seulement, sa douleur parut se calmer, mais un accablement profond lui avait succédé ; toujours assise sur sa chaise toujours placée devant la table, elle s'était caché le visage entre les mains et gardait un sinistre silence. Elle demeura ainsi jusqu'à ce que le jour parût.— Elle sembla sortir comme d'un pénible sommeil, releva la tête, examina autour d'elle, se souvint, se redressa, fit quelques pas dans la chambre, rassembla à la hâte ses effets ; puis quand elle eut fini, elle s'approcha de la porte, y plaça son oreille et écouta. Le vieillard était debout en ce moment ; Marguerite attendit avec patience ; — puis le fou sortit ; Marguerite se disposa à sortir aussi ; elle allait le faire lorsque, regardant à travers les fentes de la cabane, elle aperçut son père debout en dehors ; elle recula lentement et avec précaution, ayant soin de retenir son haleine afin de ne pas se trahir, et elle attendit.

Quelques minutes s'écoulèrent, elle se hasarda à regarder encore ; le pauvre fou s'était éloigné, personne n'apparissait sur la route ; elle ouvrit la porte, resta un peu sur le seuil de la cabane, et son cœur était tout ému ; prête à quitter son père pour toujours, elle éprouvait le besoin de le revoir ; elle se repentait de ne pas être allée l'embrasser une dernière fois, elle s'accusait de dureté, elle se reprochait d'être mauvaise fille ; mais toutes ces pensées ne firent que traverser son cerveau ; quelques instants plus tard elle se sentait forte et résignée.

Elle referma alors la porte de la cabane, et s'éloigna rapidement, marchant au hasard dans ce pays qu'elle ne connaissait pas.

## XXVIII.

Marguerite avait pris, sans le savoir, le chemin qui mène au Puy-de-Dôme : elle gravit sans efforts les premières montagnes, malgré le brouillard épais et lourd qui recouvrait tout.

La Limagne vue d'en haut ressemblait à une vaste mer, et ses inégalités de terrain à autant de promontoires. Il y avait au-dessus de la vapeur

quelques monticules, dont la tête était éclairée par les rayons d'un soleil éclatant, tandis que leur pied se baignait dans l'air humide; on eût dit des îles au milieu des flots, et de tout côté le regard trompé eût cru apercevoir l'Océan.

Marguerite, absorbée dans ses pensées, continuait lentement sa marche.

Tant que la vapeur conserva sa surface plane, elle fut stagnante et tranquille; mais bientôt dilatée par la chaleur du soleil et devenue plus légère, elle se groupa pour ainsi dire en faisceau et commença de s'élever; alors elle donna prise aux vents, et cette mer, qui pendant quelque temps était demeurée si calme, devint tout à coup orageuse. Les divers groupes de vapeur roulant sur eux-mêmes, s'élevant, s'abaissant, se poussant et se repoussant les uns les autres, imitaient le mouvement agité des vagues, et continuaient toujours de s'élever, non plus par masses, mais par portions séparées et d'une blancheur éclatante; arrivés à une certaine hauteur, ils s'amoncelèrent, se réunirent, et devinrent plus denses ils prirent des teintes noires et foncées; enfin ces groupes de vapeur se changèrent en nuages.

Marguerite, qui poursuivait toujours sa route, arriva enfin au Puy-de-Dôme.

Tout à coup elle aperçut sa crête s'envelopper de brouillards si épais, qu'elle fut un instant tentée de s'arrêter; elle monta cependant toujours. Les nuages alors descendirent le long du grand dôme, et coulèrent vers les parties inférieures de la montagne; l'herbe était mouillée aussi abondamment que par une rosée du matin, et le froid redoublait. Marguerite continua sa route,

En quelque temps elle se trouva au-dessus de la vapeur; après avoir vu sur son chemin les nuages lui cacher le ciel, elle les vit bientôt lui cacher la terre. Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, elle n'apercevait au-dessus et devant elle qu'une mer de nuées; inaccoutumée à ce spectacle, elle se sentit épouvantée; puis un sentiment d'orgueil s'empara d'elle, et elle contempla avec une sorte de plaisir ces nuages suspendus à ses pieds et qu'elle dominait.

Le vent les poussait avec rapidité, l'attraction du dôme les amenait tous vers les montagnes. A l'extrémité de l'horizon, l'éloignement les faisait paraître immobiles; un peu moins loin, ils semblaient s'ébranler; d'autres plus rapprochés encore marchaient avec quelque rapidité; enfin, leur vitesse s'accélérait toujours jusqu'à la montagne, ils venaient s'y précipiter tumultueusement. Variés à l'infini dans leur formes, arrondis, coupés, divisés par groupes, réunis en grandes masses, tantôt tourbillonnant les uns sur les autres, tantôt s'entr'ouvrant et se déchirant, ils présentaient des accidents si multipliés, qu'à peine si l'œil de Marguerite pouvait les saisir. Quelquefois ils venaient frapper la montagne en tel nombre et sous un si vaste volume, qu'ils jaillissaient verticalement jusqu'à la crête du pic et l'entouraient d'un épais brouillard; mais bientôt le vent rapportant le voile obscur déroulait le ciel tout entier, l'immensité d'un azur sans taches.

Ce qu'eût éprouvé Marguerite placée sur un rocher contre lequel les flots seraient venus se briser, elle l'éprouvait sur le dôme, placée en ce moment

au-dessus des nuages; son océan aussi avait son mouvement et ses vagues; de plus, il était suspendu dans les airs! Ce qui surtout ajoutait à sa magnificence, c'est que dans toute son étendue il était illuminé par un soleil brillant. On ne saurait imaginer quel éclat répandait sur le dôme cette clarté éblouissante qui tombait du ciel, quels reflets étincelants lui donnait la variété si mobile de ses ondulations, et le coup d'œil magique qu'il offrait tout à coup, quand, après avoir été caché pendant quelques instants par le brouillard, il se remontrait inondé de lumière. Puis, et selon que les vagues qui entouraient le Puy s'offraient plus ou moins directement aux rayons solaires, elles se revêtaient de nuances différentes; ainsi, tandis que les unes frappées directement éblouissaient de blancheur, les autres étaient sombres et noires comme des nuées d'orage, et semblaient des blocs de lave environnés de montagnes de neige.

Marguerite, après être demeurée quelque temps en admiration devant cet étrange et nouveau spectacle, continua son chemin; mais plus elle avançait, plus la route lui paraissait impraticable. Elle résolut alors de revenir sur ses pas, et redescendit la montagne. Harassée, épuisée de fatigue, elle s'assit sur un quartier de roche.—Une demi-heure après elle entra dans un sentier qui se prolongeait au loin; elle marcha jusqu'à ce que la faim se fit sentir.

Elle tira de son sac un morceau de pain et le mangea.

Vers les deux heures de la journée, elle était parvenue à une montagne assez élevée, et dont le sommet se partage en deux routes. Et pendant qu'elle gravissait lentement ce sommet, de l'autre côté on aperçut un vieillard, droit encore malgré les nombreuses années qui pesaient sur sa tête; appuyé sur son bâton, il montait péniblement.

Et à mesure que Marguerite approchait du sommet de la montagne, à mesure le vieillard s'en approchait aussi. Toutes leurs forces semblaient se doubler pour arriver plus vite au but de leur course.

Le vieillard enfin atteignit le plateau qui formait le sommet de la montagne; alors il s'arrêta un instant pour respirer.

Et au même instant, de l'autre côté de la montagne, on vit une forme grisâtre apparaître, puis grandir, puis marcher lentement.

Et bientôt le vieillard et Marguerite se trouvèrent face à face.

Marguerite poussa un cri.

Le vieillard recula.

Marguerite avait reconnu son père; le vieillard, sa fille.

Ils demeurèrent pendant plusieurs secondes muets l'un devant l'autre, et comme doutant encore de la réalité.

Le sommet de la montagne se divisait, comme nous l'avons dit, en deux routes; sur chacune de ces deux routes était un poteau, et sur l'un de ces poteaux : *Nord*, et sur l'autre : *Midi*.

(A CONTINUER.)

## UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLEÓN LEGENDRE.

## Deuxième Partie.—CHAPITRE II.

(Suite.)

Nous acceptâmes des deux mains, moins Edouard, toutefois, qui déclara ne pas se sentir tout-à-fait bien et avoir besoin de quelques jours de repos.

Pas d'enfantillages ! lui dit Jules ; si vous ne venez pas, nous restons pour vous soigner.

Ce qui eût l'effet de rendre à Edouard toute l'apparence de la santé. Il continua à causer avec Mile Smith, tant il était heureux, disait-il, de parler à une parisienne. Car, je ne sais pas si je vous ai dit que Flora avait passé plusieurs années à Paris, et qu'elle avait admirablement profité de ce séjour dans la capitale des arts et du bon goût.

Lorsque nous partîmes, je remarquai avec Noël que Flora avait à la main une pensée que j'avais vu cueillir à Edouard, le matin.

—C'est un détail, dis-je à Noël ; et qu'est-ce qu'il y a de plus innocent qu'une pensée !

—Hum ! hum ! il y a pensée et pensée ; pensez-y bien.

Nous nous éloignâmes sur cet abominable jeu de mots—qui dût soulager Noël d'un grand poids—et nous nous embarquâmes gaiement dans le canot.

Une heure après, Edouard se souvint, tout à-coup, qu'il avait oublié à la maison sa boîte de couleurs.

—Oublié n'est peut être pas le mot, dit Jules, en le regardant fixement. Dans tous les cas, ne craignez rien, nous vous permettrons d'aller la réclamer au retour, ou bien Noël ira vous la chercher...

—Non, non ; dit Edouard vivement et en rougissant fortement, j'irai bien moi-même.....

—C'est ce que je pensais, dit Jules.

Après avoir suivi la rivière jusque vers midi, nous nous arrê tâmes pour dîner.

—Nous avons maintenant une rude besogne devant nous, dit M. Smith, un portage de sept milles ; est-ce que cela vous effraie ?

—Nous en avons vu d'autres, dis-je, et sept milles, ce n'est pas le tour du monde.

—Voyez-vous, ajouta M. Smith, il n'y a pas beaucoup de gibier sur la rivière Memosio, pas autant du moins que sur la petite Rivière-aux-Sables qui est moins fréquentée. Nous sommes ici à sept milles de cette rivière qui nous ramènera tout droit au lac, à travers une région giboyeuse à faire pâmer d'aise un vrai chasseur. Le portage est facile ; qu'en dites-vous ?

—Adopté à l'unanimité.

Une demi-heure après, nous cheminions à travers les bois, avec notre canot sur les épaules, en route pour la Rivière-aux-Sables.

Pendant que nous marchions ainsi le cœur léger et qu'Edouard caressait dans son esprit les rêves dorés d'un amour naissant, une trame, née d'un autre amour rejeté et d'espoirs déçus, étendait ses réseaux

autour de la famille Smith, et devait venir jeter un voile de tristesse sur notre vie libre et joyeuse.

## CHAPITRE III.

—OU LE LECTEUR FAIT LA CONNAISSANCE D'UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Transportons-nous maintenant sur le côté ouest du lac Michigan, à cent vingt milles de la rivière Manistee. Nous sommes à Miliwaukee, cette métropole commerciale du Wisconsin. Milwaukee est surtout le centre du commerce des bois de construction. C'est là que M. Smith avait fait sa fortune ; ce fut aussi là qu'il se ruina plus tard.

Un an avant l'époque où se passe notre histoire, il était parvenu au comble de ses ambitions. Ses salons regorgeaient de monde, de même que son nom ou plutôt sa fortune lui ouvrait la porte des maisons les plus opulentes et les plus distinguées.

Flora Smith était arrivée tout récemment d'Europe où elle avait perfectionné son éducation. Son entrée dans le beau monde de Milwaukee avait fait sensation. Quoiqu'elle ne fût pas remarquablement belle, le charme de son langage, l'élégance et la distinction de ses manières n'avaient pas manqué d'attirer à ses côtés une foule d'adorateurs. Les mères la regardaient d'un air d'envie, les jeunes filles avec un certain dépit mal déguisé, mais tous les hommes, sans exception, l'admiraient et cherchaient les moindres occasions de lui être agréables.

Parmi les soupirants qui faisaient cercle autour d'elle, Frank Sill paraissait être le mieux accueilli.

Son père, ami intime de M. Smith, était, comme lui, un riche commerçant de bois. Frank était fils unique, et devait naturellement hériter de toute l'immense fortune de son père. Bien souvent, quand leurs enfants étaient encore tout jeunes, les deux amis avaient établi, sur ces deux têtes d'anges, des projets pour plus tard et avaient rêvé une alliance qui devait combler leurs plus chers désirs. Depuis ce temps, Flora avait laissé l'insouciance et les grâces de l'enfance pour revêtir tous les dehors et surtout les qualités morales de la femme forte selon le cœur de l'homme et selon le cœur de Dieu.

Frank, de son côté, avait subi également toutes les métamorphoses que les années amènent ; mais, hélas ! ce n'était pas avec les mêmes résultats. L'enfant, il est vrai, était devenu jeune homme ; mais le jeune homme, au lieu d'aspirer à faire un citoyen recommandable, travaillait de son mieux

à incarner chez lui la débauche avec tous les vices hideux qui l'accompagnent.

A peine âgé de vingt et un an, il avait déjà perdu les fraîches couleurs de sa nature jadis si robuste. Il était le compagnon et l'ami de tous les piliers d'estaminets, escrocs d'habitude et assassins d'occasion. Les maisons de jeu, les cabarets de bas étage, repaires des repris de justice, étaient ses endroits favoris, parce qu'il pouvait s'y livrer sans contrainte à toute la fougue brutale de ses passions, parce qu'un gentleman de son nom et de sa fortune, dans une semblable société, trouvait une espèce de royauté facile qu'il n'eût pu conquérir ailleurs sans des efforts dont sa nature molle et affadie était absolument incapable.

On ferma les yeux, pendant quelque temps, sur cette conduite déréglée, par pitié pour sa jeunesse et surtout par considération pour la haute respectabilité de M. Sill à qui ces choses brisaient le cœur.

Il vint pourtant un moment où la conscience publique dut se faire entendre. Plusieurs voix s'élevèrent pour flétrir une conduite dont la criminelle hardiesse allait véritablement trop loin et comptait un peu trop sur la patience des honnêtes gens.

Plusieurs maisons furent fermées au jeune débauché.

C'était un premier avertissement, mais il était rude.

Frank le comprit ; il se réforma. Pendant plusieurs mois, sa conduite fut, sinon tout à fait exempte de reproches, du moins sensiblement plus rangée qu'elle n'avait été auparavant. On pardonna, on oublia le passé, — on oublia si vite, lorsque l'homme dissolu peut cacher ses cicatrices avec des pièces d'or ou des billets de banque !

Frank vit se rouvrir les portes des salons dont il avait été proscrit.

C'est quelques mois après que Flora revenait d'Europe et retrouvait son compagnon d'enfance dont trois années d'absence ne lui avait pas fait perdre le souvenir.

Elle le revit avec un plaisir qu'elle ne chercha pas à déguiser et s'abandonna sans contrainte à une affection que non seulement ses parents avaient permise, mais qu'ils avaient eux-mêmes fait naître et encouragée de toutes les manières.

Elle accueillit donc en public les avances de Frank comme une chose toute naturelle, sans remarquer les chuchotements que cette conduite provoquait dans les groupes, autour d'elle.

Mais cet état de choses ne dura pas longtemps ; il lui fallut bien, à la fin, connaître une partie de la vérité. Elle en fut sincèrement affligée, mais ne voulut pas de suite, ajouter foi à tout ce qu'elle entendait dire. Son âme candide éprouvait tant de bonheur à douter du mal.

Elle voulut toutefois épancher son cœur dans le sein de sa mère, cette amie qui est toujours la plus sûre, la plus dévouée.

— Hélas ! ma fille, lui répondit Mme Smith, je n'ai rien voulu te dire, me contentant d'observer de loin, car tu es assez sage pour juger par toi-même jusqu'à un certain point. D'un autre côté, je voulais donner à Frank une ample occasion de prouver la sincérité de sa conversion. Mais, puisque tu me consultes à ce sujet, je te dois de suite une explica-

tion que les circonstances auraient amenée, demain peut-être. Ton fiancé n'est plus digne de toi, c'est ce que je viens d'apprendre ce soir même. Loin de persister dans ses bonnes résolutions, il a recommencé, en secret, à fréquenter ses mauvais amis ; et la rupture que nous ne pouvons nous-mêmes provoquer à cause de l'amitié qui nous lie à son père, c'est à toi maintenant de l'amener. Je sais que c'est un coup douloureux pour ton cœur sensible, mais je te connais assez pour savoir que tu n'hésiteras pas.

Flora se jeta tout en larmes au cou de sa mère et resta longtemps ainsi avant de pouvoir prononcer une seule parole. A la fin sa douleur se calma.

— Mon devoir est tout tracé, dit-elle ; je vous remercie de m'avoir éclairée : vous serez contente de votre fille, et vous verrez que votre confiance n'a pas été mal placée.

Le lendemain, elle revit Frank qui lui parla sérieusement de ses projets d'avenir.

— Je m'attendais à cela dit-elle ; nous avons toujours été amis ; nous le serons encore, j'espère, si vous méritez mon amitié ; mais permettez que mes sentiments n'aillent pas au-delà : Flora Smith ne pourra jamais être votre épouse.

Frank comprit qu'une explication ne pouvait, pour le moment que lui être défavorable.

— Nous nous reverrons, dit-il, et je me flatte que je pourrai réussir à vaincre vos répugnances et à retrouver en vous la Flora d'autrefois.

Il s'éloigna sur ces paroles banales. Mais son arrêt était irrévocablement prononcé.

Lui cependant ne se découragea pas. Il continua ses visites comme si rien ne s'était passé, et cacha son dépit sous les apparences d'une douce mélancolie.

Cependant, la faillite de M. Smith vint porter un coup terrible à cet état de choses. Frank avait vu dans la fortune de Flora un moyen de réparer les brèches sérieuses que ses extravagances avaient faites à sa fortune et à son crédit. Un moment il fut presque désespéré. Cependant, la réflexion vint.

— Dans ce pays, se dit-il, une fortune se refait aussi vite qu'elle s'est dé faite. Qui sait si M. Smith, pauvre aujourd'hui, ne sera pas redevenu millionnaire d'ici à un an ? Profitons de la circonstance pour faire parade de notre désintéressement : nous en serons récompensé plus tard. Frank Sill, mon ami, le soleil n'a peut-être pas lui sur ton dernier beau jour ! En attendant, amuse-toi !

Il s'amusa trop longtemps.

Lorsque, quinze jours après la faillite de M. Smith, il se présenta au domicile de ce dernier pour s'immoler comme il se le disait à lui-même et comme il le laissait entendre à ses amis, on lui apprit que toute la famille avait quitté la ville depuis trois jours, sans qu'on pût savoir où elle avait établi sa nouvelle demeure.

Ce fut un coup de foudre ; il en resta comme anéanti. Ce jour-là, il fit une orgie épouvantable.

Le lendemain, lorsque les vapeurs de l'ivresse furent dissipées, il s'éveilla comme d'un rêve.

La perte de Flora qu'il croyait n'avoir jamais aimée, fit éclater dans son cœur une passion qu'il n'avait pas jusque là soupçonnée.

Il voulut la retrouver à tout prix.

Pendant plusieurs jours, il parcourut la ville en tous sens, interrogeant tout le monde, fouillant

tous les recoins les plus obscurs. Mais toutes ses recherches furent inutiles.

Un jour cependant, que, de désespoir, il avait presque renoncé à ses projets, il fit la rencontre d'une ancienne servante de M. Smith, du nom de Kate. Il s'attacha à ses pas se doutant bien qu'elle devait connaître la retraite de ses maîtres.

Argent, promesses, présents, menaces, il employa tout ; mais tout vint échouer contre la vertu de la fidèle irlandaise.

—Allez ! lui disait-elle, je vous connais, vos desseins doivent être aussi vils que vous-même et je ne me pardonnerais jamais de vous avoir vendu la liberté de ma bonne maîtresse. Cessez donc de m'importuner ; mon secret m'est plus cher que ma vie, et tout votre or ne suffirait pas pour l'acheter.

—Voyons, ne vous fâchez pas, il est inutile de tirer des grands mots....

—Allez-vous-en, vous dis-je, ou bien je sais un moyen de vous faire mettre hors d'état de m'importuner.

—Là ! là ! tout doux ; je me sauve ; voyons, pas de menaces et surtout pas d'indiscrétions, ajouta-t-il d'un ton insinuant ; Adieu !

Il s'en alla tout droit au cabaret et but plus qu'à l'ordinaire.

Assis près d'une table, dans un coin obscur, il semblait attendre quelqu'un et jetait un coup d'œil scrutateur sur tous ceux qui entraient et sortaient.

Enfin, un homme de haute taille apparut sur le seuil de la porte.

#### CHAPITRE IV.

##### UN NUAGE DANS UN BEAU CIEL.

Le nouvel arrivant jeta un coup d'œil autour de la chambre et, n'ayant pas trouvé, sans doute, ce qu'il cherchait, allait se retirer, lorsqu'une voix sortie d'un angle obscur l'appela par son nom :

—Jack !

Il s'avança un peu, et se faisant un abat-jour de sa main, il découvrit notre ami Frank qui lui faisait signe de s'approcher.

—Ah ! c'est vous ? dit-il.

—Oui ; viens ici, j'ai à te parler.

Jack prit un banc de bois et vint s'asseoir en face du jeune homme.

Gargon ! poursuivit ce dernier, deux bouteilles de vin.

Le gargon était une vieille fille borgne et sale qui partit clopin clopant pour aller chercher les objets demandés.

—Voyons, de quoi s'agit-il ? dit Jack en avançant sa tête vers Frank.

—Attends un peu, tu le sauras tout à l'heure ; j'ai besoin de me rincer le gosier.

—Diable ! pensa Jack, ce sera rude ; attendons toujours et à la grâce du diable : il ne faut jamais préjuger ni des hommes ni des choses.

Il se renversa le dos contre le mur et fixa ses yeux en rêvant sur le plafond noir.

Ce n'était pas précisément l'idéal du bel homme que monsieur Jack. Propriétaire d'une de ses figures repoussantes sur lesquelles tous les vices semblent avoir laissé leur empreinte, il se laissait deviner au premier coup d'œil. Ses cheveux noirs et

crépés couvraient un front étroit et plat ; ses petits yeux gris avaient parfois des éclairs fauves. Son grand nez recourbé comme celui d'un vautour surplombait une bouche qui s'ouvrait presque jusqu'aux oreilles. Les dents supérieures projetaient leurs crocs jaunés pendant que la mâchoire inférieure, singulièrement rentrée, supprimait complètement le menton. Bien découpé du reste, il devait posséder une force musculaire peu commune.

C'était, au moral, un de ces hommes, peu scrupuleux qui ne reculent devant aucune besogne pourvu qu'elle ne soit pas trop honnête.

Tour à tour trappeur, soldat, matelot, il avait failli partout, et n'avait plus, pour le moment, aucun état avouable.

Cependant, les deux bouteilles avaient été apportées.

Frank en déboucha une et remplit deux verres jusqu'aux bords.

Il en poussa un du côté de Jack qui posa dessus sa large patte et se mit à le humer avec volupté.

—Que fais-tu maintenant ? lui dit Frank comme pour entrer en matière.

—Je vide ce verre.

—Voyons ne jouons pas au plus fin, poursuivit Frank en déposant sur la table une poignée d'aigles d'or.

Jack ouvrit sa grande bouche ; ses yeux eurent des éclairs de convoitise, et il avança la main pour se saisir des pièces brillantes.

—Arrête ! Il faut les gagner, avant de les prendre.

—Que faut-il faire ?

—Voilà le nœud de la question.

—Parlez.

—Il faut me servir aveuglément jusqu'à ce que je te donne ton congé. Il y a là dix aigles. Si tu remplis fidèlement la tâche que je vais t'imposer, une fois la besogne finie, tu toucheras encore dix fois cette somme. Si, au contraire, tu me trompes, je m'engage à te donner un passe-port pour un monde meilleur, signé de ma main et scellé avec le bijou que voici.

En disant cela, il exhiba aux yeux de Jack, un mignon revolver à six coups.

—Serrez votre cachet, dit le bandit ; c'est inutile, je suis à vous jusqu'à nouvel ordre.

Et il étendit de nouveau les mains vers les pièces d'or.

Arrête ! lui dit Frank ; je t'ai déjà dit qu'il fallait les gagner ; nous n'avons pas encore fait notre marché.

Les deux hommes parlèrent longtemps tout bas, les coudes appuyés sur la table et penchés l'un vers l'autre ; un grand nombre de bouteilles se vidèrent et allèrent s'entasser sous la table.

Vers quatre heures du matin, ils se levèrent et se donnèrent une poignée de main :

—C'est entendu, dit Frank.

—Sur mon honneur ! dit Jack en faisant disparaître les dix pièces d'or au fond de sa poche, sur mon honneur !

—J'aimerais mieux que ce fût sur autre chose.

—Eh bien, de par le diable !

—C'est mieux, car celui-là, tu as toutes les rai-

sons du monde pour le ménager et ne pas le tromper.

Ils sortirent tous deux de la taverne et s'éloignèrent, en chambranlant légèrement, chacun de son côté.

— Ils m'ont oublié, dit la vieille fille, lorsque la porte fut refermée ; il n'y a pas eu de pièce pour moi ; mais laissons faire, je ne perdrai rien pour attendre.

Elle mit la barre à la porte, éteignit ses chandeliers fumeuses et s'endormit sur un banc, dans une atmosphère capable d'asphyxier dix grenadiers impériaux.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, vers neuf heures, Jack était sur pieds, aussi frais et aussi propre qu'il lui était possible de l'être. Les mains dans les poches et le nez au vent, il arpentait en amateur les rues de Milwaukee.

Jack, mon bon ami, se disait-il, tu as devant toi une besogne payante, la Providence a l'œil sur toi, attention ! tâche de ne pas faire sauter la mine. Je m'en vais t'offrir un verre de cognac, c'est excellent après déjeuner ; mais, je t'avertis, n'en prends pas plus : un seul c'est la limite.

Il entra dans une buvette et prit un verre, un seul il est vrai, mais il le remplit jusqu'aux bords.

Après cela, il reprit son chemin et s'engagea dans une des belles rues du quartier fashionable.

Arrivé devant une maison de belle apparence bâtie au fond d'un jardin artistement arrangé, il entra par la porte cochère et se dirigea tout droit aux écuries, où le palefrenier était en train de brosser ses élèves.

— Bonjour ! Jasper, dit-il, en faisant un grand salut.

— Bonjour ! Jack ; que diable viens-tu faire ici, à cette heure indue pour les visiteurs de ton espèce ?

— Ah ! mon cher, tu as toujours été mon ami, — Jasper fit une grimace, — et je viens te demander un léger service. Tu sais bien, cela m'a coûté, mais quand on est amoureux !.....

Jasper éclata de rire.

— Toi ! amoureux ! fit-il.

— Pourquoi ne pourrais-je pas avoir des sentiments comme les autres ?

— Allons donc ; pour la même raison que les pierres ne poussent pas de feuilles.

(A CONTINUER.)

## LES ENFANTS DE THALIE.

PAR CHARLES AMEAU.

Oh ! la folle, l'ardente jeunesse ! l'époque de nos quinze ans, de nos vingt ans, qui nous la rendra !...

Pardon, lecteur, pour ma part, je ne tiens nullement à ce que l'on nous la rende cette folle et ardente jeunesse, — elle coûte trop de peines et de fatigues. Dès que l'on a dépassé la trentaine, on ne la voit plus du même œil : — on en comprend vite, on pourrait plutôt dire tardivement, les mauvais côtés.

Mais bah ! puisque c'est fait, autant vaut s'en consoler et en rire.

Rions-en donc.

En ce temps heureux, — car il fut heureux, malgré, tout j'en conviens, — nous nous croyions de grands hommes en germe Philippe, Léon, Antoine, Edmond, George, et une bonne demi douzaine d'autres, qui, tous ensemble, n'auraient pas réuni plus de sience qu'un écolier de syntaxe, ni plus d'argent qu'un décroqueur de bottes.

Mais nous avions des espérances. — Oh ! des espérances ! — et nous comptions sur nos ailes qui commençaient à pousser et qui promettaient de nous porter au pinacle, au sommet, à l'apothéose.

Hé ! vraiment oui, c'est un bon temps que celui de la folle et ardente jeunesse puisqu'il nous permet de caresser des rêves de ce genre... mais je vous ai déjà dit que je n'aimerais pas à le voir recommencer.

Ceci posé, procédons.

Le besoin se faisant sentir, comme on dit de nos jours, de créer un cercle littéraire dans notre ville, je fus du nombre des inspirés qui agitèrent les éléments de formation du dit cercle. Il fallait voir si j'y allais, et les autres aussi ! L'idée une fois émise parmi nous, rien ne nous paraissait impossible dans son exécution. C'était une mission, un devoir, un apostolat qui s'offrait à nous ; chacun l'embrassait avec empressement. Nous ne parlions de rien moins que de régénérer notre ville, et même un peu le pays tout entier, en créant un foyer artistique, surtout littéraire qui, à l'exemple d'Athènes chez les Grecs et de Paris dans les temps modernes, rayonnerait à des distances incalculables.

Oui ! c'était, pour le moins, ce que nous avions l'ambition d'accomplir.

Pourtant, à la première réunion de ce « cercle littéraire, » il fut décidé que nous nous bornerions à former un « club dramatique. » C'était descendre de haut.

Les uns prétendaient que nous n'avions pas un seul littérateur sous la main, et ils avaient raison ; les autres soutenaient qu'il ne serait pas difficile de trouver parmi nous six ou sept acteurs passables, sans compter les comparses, et ils n'avaient pas tort.

Nous voilà donc constitués, Philippe, Léon, Antoine, Edmond, George et moi, en club dramatique.

Le plus âgé de la bande n'avait pas vingt ans.

Léon, seul, avait un jour assisté à une représentation donnée par de vrais acteurs sur un vrai théâtre, mais comme la pièce était en langue anglaise et qu'il n'en pouvait comprendre un traître mot, sa science de la scène avait des limites assez peu étendue. Néanmoins, aucun de nous n'ayant dépassé les bornes des cérémonies du collège, Léon était regardé comme le directeur de la troupe future.

Il convient d'ajouter que nous avions lu Racine, Corneille et Crébillon, père et fils. C'était beaucoup, badinage à part; ces maîtres ont écrit de telle sorte qu'il suffit de les lire attentivement pour concevoir les artifices de la mise en scènes et même ceux de la déclamation. Deux ou trois amateurs de notre club arrivèrent, avec ce seul aide à un degré de perfection que je n'ai pas rencontré souvent depuis,—sans compliment pour Racine, Corneille, les Crébillon ou mes amis.

Vous croyez que j'oublie de nommer ici Molière, que tout le monde a dans les mains.

Vous vous trompez de deux façons: je n'oublie pas Molière, et Molière n'est pas dans les mains de tout le monde, le vrai Molière, s'entend. Ce comique affectionne le langage français du vieux temps, avec ses crudités et ses gauloiseries, c'est pour cela que l'on ne cherche pas à le confier à la jeunesse: ainsi nous ne l'avions pas. J'avouerai, sans retard, que nous ne tardâmes pas à nous le procurer et à en tirer profit.

Il fallait nous entendre déclamer:

- Celui qui met un frein à la fureur des flots!  
(RACINE)
- Je nomme mes exploits pour nom de mes aïeux!  
(CORNEILLE.)
- C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.  
(MOLIÈRE)

Ce qui ne laisse pas d'être remarquable, c'est que, tout en apprenant par cœur force vers et tirades de tragédies et en les débitant entre nous à tout propos, nous ne songions pas le moins du monde à nous en servir sur les planches, en face du pu-

blic:—c'était apparemment, au dessus de nos moyens. Cependant n'allez pas croire que ce bel amour des poètes dramatiques ne nous servit à rien. Au contraire! Je vous l'ai dit, rien n'est plus propre à nous donner le sentiment, la touche de l'art. Il faut commencer par les vers pour apprendre à dire la prose—de même qu'il faut avoir su faire des vers pour écrire correctement la prose. Si vous ne me croyez pas, allez-y voir, je vous prie.

Le choix de la première pièce tomba sur le *Bourgeois Gentilhomme*. Le voilà à l'étude, comme j'ai appris que l'on s'exprimait dans les théâtres. Jamais pièces n'eût plus de succès, parmi les acteurs car de la jouer en public nous ne pûmes nous y résoudre. Privés de costumes, indécis sur la plupart des rôles, enfin ennuyés de nous-mêmes à force de nous entendre aux « répétitions, » nous nous mîmes dans la tête que le public se moquerait de notre pièce et des acteurs. Hélas! que nous étions novices! En a-t-il avalé de rudes, depuis cette crise de notre ingénuité, ce bon public!

N'importe, le *Bourgeois* rentré nous faisait du bien—je veux dire que l'étude acharnée à laquelle nous nous étions astreint pour le mettre sur la scène nous fut infiniment profitable par la suite. Depuis l'attaque en tierce et la parade en quarte jusque à « alaba crociam acci bomen alabomen, » tout nous était utile, tout nous frappait les yeux, tout nous charmait.

Le *Bourgeois* mis de côté, nous adoptâmes *Le Proscrit*—drame, comédie, mélodrame enfin. La veine était trouvée.

En quinze jours les rôles furent appris et les accessoires, costumes, etc., etc., préparés. Le soir de la représentation, la salle était comble. L'événement, du reste, assez extraordinaire dans notre ville, motivait cet empressement.

Nous étions d'une joie, mais d'une joie!

Pourtant un nuage planait sur notre félicité...

Ici, en feuilletonniste habile, je mets:

[A CONTINUER.]

## HISTOIRE VRAIE.

C'était en 1832, cette année là fut cruelle. Un terrible fléau dont nous avons vu dernièrement les ravages s'était abattu sur le Canada.

On était agité, poussé, étourdi par des terreurs profondes. On fuyait ses parents, ses amis. Chacun cherchait sur la carte du monde un coin préservé.

On avait peur!

Quel mot!

La peur!

Le danger était terrible et surtout la douleur était grande.

En un instant, pères, mères, enfants, étaient séparés par la tombe.

Le fléau entraînait; et, comme un voleur qui se sent poursuivi, il prenait à la hâte.

On essayait de combattre l'ennemi, mais, hélas avant qu'on eût eu le temps de se concerter pour les moyens de défense déjà bien des victimes étaient tombées. Un grand nombre en tombant avaient laissé des douleurs inconsolables.

Quelquefois, dans une maison on disait: Le voici—(On se regardait avec terreur et déjà la victime était choisie.

Cet ennemi, aujourd'hui mieux connu, est aussi plus victorieusement combattu; mais alors il était inconnu, nouveau et par là même plus terrible.

Il était une épouvantable surprise.

Les plus grands courages étaient ébranlés: On voyait avec terreur passer dans les rues de lourds convois. On ne comptait plus les morts, les cloches

ne sonnaient plus pour eux ; un morne silence pesait sur Québec. La nuit et le jour on voyait, allant et venant à la hâte, les prêtres et les sœurs de charité. Les uns portaient Dieu au travers de la désolation générale, et les autres, au nom de Dieu, portaient des soins, des secours, des consolations et des prières. Dans ces terribles circonstances le fond des cœurs se montrait.

À côté des plus douloureuses lâchetés se dressaient les plus vaillants courages ; des abnégations héroïques, des dévouements qui peut-être ne pouvaient trouver qu'en Dieu leur récompense, parce que Dieu seul en pouvait mesurer toute la profondeur et toute l'étendue.

Des médecins, des prêtres, des sœurs de charité tombaient au milieu de ce terrible combat, et tout aussitôt ces vides étaient comblés, comme sur les champs de bataille, quand le canon fait une trouée au milieu des escadrons, les combattants se rapprochent et se serrent, afin d'opposer toujours à l'ennemi une résistance égale, un front qui ne plisse pas, et l'on avance sans regarder en arrière.

Le cœur seul retourne vers ceux qui sont tombés sous le feu de l'ennemi, payant de leur vie la vie d'un frère.

La force d'âme s'opposait à l'ennemi invisible, comme aux bataillons on oppose la mitraille.

Dans cette terreur universelle, ceux qui ne fuyaient pas cherchaient leur devoir.

Bien des cœurs, touchés de tant de douleurs, auraient voulu porter un secours sans le pouvoir. La vie du monde avait dissipé les forces vives de l'âme : les dons de la charité vulgaire se devoilaient dans toute leur insuffisance.

Que peut l'argent contre la mort ?

Après avoir ouvert sa bourse, on fermait son cœur ; dans le cœur fermé la terreur entrait, et on fuyait.

On voyait à travers la ville de longues files de pauvres se rendant dès le matin, aux portes hospitalières et qui devaient peut-être, au retour, trouver dans leur famille, un membre de moins. Là, des secours leur étaient distribués.

Des mères affaiblies par le travail et la maladie, terrifiées par la crainte, tendaient la main pour leurs enfants. On en voyait parmi elles qui jusque-là avaient suffi par leur travail aux besoins de la maison, et qui, pour la première fois, recouraient à l'aumône ; elles se mêlaient à celles qu'une plus rude misère avait depuis longtemps aguerries à cette tristesse. Elles abritaient leurs récents haillons sous les haillons plus anciens de leurs compagnes et dissimulaient leur douleur comme une honte.

On voyait circuler dans cette cohue la robe grise des Sœurs de Charité. Elles cherchaient les plus timides, celles qui se cachaient. Leur sollicitude allait à celles qui réclamaient le moins. Elles interrogeaient les visages (les yeux de la charité sont perçants), et souvent ceux qui se tenaient à l'écart étaient les premiers aperçus, consolés et secourus.

Parmi ces pauvres se trouvait une femme cachée sous un chapeau déformé, abritée d'un vieux voile, gantée de vieux gants de tricot reprisés, enveloppée d'un châle, jadis beau, aujourd'hui presque en loques. Cette femme, toujours silencieuse, recevait

quand on lui donnait et ne demandait jamais rien. Elle ne parlait jamais, jamais elle ne racontait sa misère. Elle était de tous les groupes, allait à toutes les portes, recevait sans rien témoigner, ou s'éloignait sans avoir rien reçu, sans que jamais ni les sœurs ni les pauvres aient pu pénétrer le secret de sa misère. Sa demeure était ignorée : elle sortait on ne savait de quel coin ; mais sa réserve et son air honnête la faisaient remarquer ; on la croyait déchu de quelque fortune, on la disait veuve.

Parmi les Sœurs chargées de venir en aide aux pauvres, une surtout l'avait remarquée. Sœur Angélique avait même, d'un regard charitablement indiscret, pénétré à travers l'épaisseur du voile qui cachait le visage de *la Veuve* : elle était jeune.

La Sœur Angélique lui avait parlé et n'avait obtenu que quelques monosyllabes, et comme la sœur Angélique savait que la discrétion est une charité, elle n'avait pas insisté, mais elle ne perdait pas de vue *la Veuve*, et quand elle ne la voyait pas tout d'abord dans le groupe de ses pauvres, elle était inquiète, elle cherchait du regard. Elle craignait que la maladie n'atteignît cette femme dont on ignorait la demeure et qui pouvait rester ainsi sans secours.

Peu à peu le cœur de la Sœur s'était attaché à cette inconnue de la misère, il lui avait semblé qu'un jour le regard de cette femme avait croisé son regard d'une façon sympathique et tendre, et que depuis ce jour une singulière amitié muette existait entr'elles.

À travers les misères et les calamités de cette terrible année, à travers ses rudes et dangereux devoirs, la sœur Angélique pensait à *la Veuve*, priait pour elle, souhaitait de la connaître, et ne désespérait pas de découvrir sa demeure.

Chaque matin, entre la Sœur et *la Veuve* il y avait une entrevue à distance, et quand la Sœur remettait à *la Veuve* les secours que celle-ci ne réclamait que par sa présence parmi les pauvres, oserai-je dire que quelque chose de plus affectueux et de plus tendre accompagnait l'aumône. Dans ce cœur ouvert à toutes les infortunes *la Veuve* avait une place particulière.

Un certain attendrissement saisissait la sœur Angélique quand elle apercevait l'afreux chapeau, le châle en loques et la robe reprisée de son amie.

Une amitié était née à travers la détresses et les terreurs du moment. Les ravages du fléau n'avaient pu empêcher d'éclorre une merveilleuse fleur de tendresse.

À cette époque vivait, rue de Lille, dans un magnifique hôtel, une jeune femme récemment mariée. Je l'appellerai, si vous voulez, la comtesse Marie, car vraiment elle s'appelait Marie.

La terreur qui couvrait Paris semblait n'avoir point approché d'elle.

Elle multipliait ses visites, invitait sans cesse, et chaque jour remplissait son hôtel de toute la société parisienne.

Je ne dirai pas sa beauté, car elle n'était point belle, mais son esprit, sa grâce, son savoir retenaient et charmaient tout le monde.

Elle usait de toutes les ressources et de toutes les séductions de la fortune et de l'esprit, pour retenir autour d'elle ses nombreux amis. C'était pour elle un vrai triomphe d'en empêcher un de partir. Dinérs,

promenades, concerts, soirées, tout était mis en œuvre. Son mari s'associait à tous ses efforts, et bientôt l'hôtel de \*\*\* ne désemplit plus de visites, d'invités et d'amis.

Les amies de la jeune femme disaient :

— Elle cherche à s'étourdir sur le danger du moment.

— Moi je partirai après son bal.

— Et moi après son concert.

— Et moi après le grand dîner de la semaine prochaine.

Et puis, après ce concert, ce bal et ce dîner, il s'en préparait un autre plus séduisant encore, après lequel on remettait de nouveau le départ.

Au milieu de cette vie mondaine, Marie n'oubliait pas les pauvres. Elle avait un intendant chargé par elle, de distribuer de larges aumônes, mais, sous aucun prétexte, elle ne voulait recevoir elle-même ni quêtes, ni quêtes, ni aucune personne réclamant des secours. Elle donnait largement, mais ne voulait point les recevoir. Elle faisait les choses à sa guise.

Chaque jour, à deux heures, son intendant se rendait près d'elle.

Elle lui remettait alors une liste détaillée écrite de sa main.

Ici, il fallait porter du bois.

Là, du pain.

Ailleurs, elle envoyait un médecin ; quelquefois encore elle joignait à ces indispensables secours, des jouets, des images et même des bonbons.

D'autres fois elle allait elle-même : c'est qu'alors les secours ne suffisaient pas et qu'il fallait des consolations. Elle arrivait brillante de toute la grâce que donne la générosité et la tendresse, traversant d'un pas léger les sombres corridors où le fléau avait passé.

Et à quatre heures, les visiteurs qui entraient chez elle, la trouvaient parée, spirituelle, aimable, riieuse, légère, grave quelquefois.

A la voir ainsi, la peur s'envolait.

Quand seule avec son mari, elle causait le soir, elle disait :

Dans une semblable calamité, il faut chercher son devoir.

Outre nos devoirs de chrétiens, nous avons nos devoirs de mondains. Il faut être gracieux, aimables et tâcher de retenir ici ceux que la peur ferait fuir ; notre présence soutient le moral de beaucoup de gens. Ils croient le fléau moins terrible en nous voyant rester, nous qui pourrions si facilement nous écarter.

Les amis de cette jeune femme disaient que le goût du monde lui faisait tout braver et que, pour une fête, elle affrontait la mort même.

Les plus intimes disaient :

Elle est sérieuse cependant ! on voit cela à je ne sais quel air grave qui passe dans son sourire.

En effet, elle avait quelquefois dans les yeux une sérénité singulière qui devait lui venir de quelques forces cachées, de quelque grave devoir saintement accompli. Ce regard devait être le reflet de quelque grande vertu : c'était comme la lueur que projette le feu à travers l'albâtre, quelque chose de doux se dégageant de l'ardeur, quelque chose de pur émanant de la force.

Cela se découvrait à travers l'esprit, la grâce, l'amabilité affable et libre d'une femme du monde jeune et heureuse.

Ceux qui découvraient ce double fond, pour ainsi dire, de l'âme de Marie devaient avoir eux-mêmes quelque profondeur sérieuse.

Car, pour les autres, ils ne voyaient en elle qu'une femme folle du monde, jusqu'à braver la mort pour ses plaisirs.

Le monde a horreur de la profondeur parce que la profondeur condamne le monde.

Le monde est superficiel, changeant, léger. Il voit les choses par l'apparence et se soucie peu de pénétrer plus avant. Le cœur lui échappe, par là la raison des choses, le moteur des actes ; par là aussi, leur valeur.

Les actes de la vie sont comme une monnaie qui prend sa valeur du coin dont elle est frappée.

Cette monnaie paye le voyage du temps à l'éternité, et, suivant son effigie, conduit à la lumière ou aux ténèbres.

Il y a des femmes dont la plus grande vertu est d'être gaies. Cette gaieté là est le devoir austère de leur vie : la joie est quelquefois plus nécessaire que le pain.

La joie est une merveilleuse et douce vertu. En même temps qu'elle est une vertu, il ne faut pas qu'elle soit un effort, il faut qu'elle arrive avec abondance et avec grâce : il faut qu'elle soit fraîche et naïve, imprévue quoique toujours présente. Pour cela, il faut qu'elle soit puisée sur la hauteur, et pour aller sur la hauteur il faut des ailes.

Les ailes de la joie font de la joie une chose sublime que le monde connaît peu, et qu'il méconnaît souvent quand il la rencontre.

Marie avait la joie ; elle était gaie, et sa gaieté faisait des prodiges. Les maires, les préfets, les autorités constituées rappelaient à chacun leurs devoirs.

— Restez en présence de l'ennemi, encouragez les faibles : que votre attitude calme ramène la confiance.

Là-dessus on partait, on fuyait de tous côtés.

Marie était joyeuse et gaie.

Autour d'elle, on restait.

Ici, j'interromps mon récit pour dire à mes lecteurs que cette histoire est vraie, qu'ils ont pu voir et connaître celle que j'appelle Marie.

Marie était une femme du monde, et du grand monde, aimable et charmante. Ses rares vertus n'avaient point fait d'elle une sombre et morose personne. Sa charité n'était point affairée et prêchante.

Le monde se figure aisément que les vertus sont tristes et qu'il faut avoir renoncé à la joie pour être dévoué et charitable. Cependant le masque de la désolation convient peu aux serviteurs de Dieu.

Les yeux qui ne connaissent pas la piété, se la figurent volontiers avec des airs lamentables et des yeux à demi-morts.

Les paroles de consolation leur semblent fades, tièdes, molles et traînantes, somnolentes et nauséabondes.

C'est qu'ils ne connaissent pas la piété, la vraie piété joyeuse et fière.

Les serviteurs de Dieu sont les grands et les heureux de ce monde.

Marie en a fourni au monde un exemple que le monde a peut-être déjà oublié.

Il arriva que la sœur Angélique quêtait un jour pour les pauvres, pour les orphelins, qu'avait laissés le fléau. Elle connaissait la générosité de la comtesse Marie, bien qu'elle ne l'eût jamais vue, et se présenta à son hôtel.

La comtesse Marie lui fit remettre une riche offrande, mais ne voulut pas recevoir la Sœur.

Cependant la sœur Angélique venait d'apprendre qu'en ce moment la comtesse Marie était entourée de visiteurs et d'amis.

La charité est audacieuse, elle étouffe la timidité et brave le monde.

La sœur Angélique insista pour entrer ; elle espérait que parmi les visiteurs et les amis de la comtesse, elle trouverait des cœurs généreux.

L'intendant de la comtesse Marie crut bien faire et laissa passer la sœur, qui entra...

En la voyant, la comtesse détourna la tête, et la sœur eut un mouvement de surprise ; puis, comme poussées par un même élan, ces deux femmes s'em brassèrent.

Elles se regardaient.

Mille choses se croisaient dans ces deux regards : l'amitié, l'admiration, le doute aussi ; cependant les souvenirs se pressaient en foule.

Il semblait que deux amies venaient de se rencontrer après une longue absence. On se reconnaissait, on doutait encore, et déjà on avait présents à la mémoire tous les détails d'une longue amitié, d'un dévouement éprouvé.

Il y avait pour la sœur Angélique une révélation dans cette reconnaissance.

Il fallait un cœur fait aux héroïsmes de la charité pour saisir d'un seul coup le secret de cette femme du monde dans laquelle la sœur Angélique retrouvait la veuve, la mendicante qui ne parlait pas et qu'elle voyait chaque matin dans la rue avec les autres. Cette brillante et gracieuse comtesse, c'était cette femme voilée, en vieux châle et en gants rapiécés, qui, mêlée aux pauvres, écoutait leurs plaintes, surprenait les secrets les plus cachés de leurs douleurs—ce qu'on ne dit qu'à ses pairs—et qui, instruite ainsi, pouvait ensuite remettre à son intendant la liste détaillée des secours à donner.

Marie se faisait mendicante, le matin, pour être le soir, riche avec discernement. Le matin, elle se faisait la sœur des pauvres pour le soir, en être la mère.

Quand riche, heureuse, élégante, fêtée, spirituelle et admirée, elle traversait le monde ; qui donc aurait reconnu en elle la mendicante du matin ?

Elle se mêlait à la misère pour la soulager. Elle se mêlait au monde pour l'encourager.

Elle unissait dans la paix et l'amour de Dieu ses devoirs de chrétienne et ses devoirs de mondaine.

Lecteurs, si cette histoire ne vous paraît pas sublime, c'est ma faute, c'est que je l'ai mal dite ; car en vérité elle est sublime et admirable.

Je sais aujourd'hui cette histoire, parce que la comtesse Marie est morte ; car la sœur Angélique et son intendant ont gardé sur elle le secret tout le temps de sa vie.

Elle a disparu dans la paix de Dieu, ne laissant après elle que ces deux confidentes de ses sublimes aventures.

## VARIETES.

On demandait à un chasseur s'il voulait venir déboucher un lièvre.—Je ne puis.—Pourquoi cela ? hier, vous n'avez pas refusé.—Oh ! c'est bien différent, j'avais ma *poudrière* (poudre hier).

M. de Bière avait fait mettre un I sur une petite porte de sa maison de campagne. Quand on lui demandait ce que cela signifiait, eh ! parbleu, répondait-il, c'est la *laiterie* (le lettre I).

Un limonadier servant de la bière fort mousseuse à un colonel de hussards, lui dit en débouchant la bouteille : Gare ! la *moustache* (la mousse tache).

Un prince d'un excessif embonpoint disait aux gentilshommes de sa suite après une journée passée à la chasse :

—J'ai failli choir dans un fossé.  
—Il en eût certainement été comblé, repartit l'un d'eux.

Un des fournisseurs les plus rapaces des armées du premier empire s'appelait *Vollant*.

—Singulier nom, lui dit un jour Napoléon Ier, surtout pour un fournisseur.

—Sire, répondit-il, remarquez que mon nom s'écrit par deux L.

—Précisément, dit l'empereur, avec deux ailes on n'en vole que mieux.

Un homme en deuil se plaignait du froid. Comment, lui dit un plaisant, pouvez-vous vous plaindre du froid avec des *bassinoires* ? (bas si noirs.)

Un tailleur avait mis sur son enseigne une culotte surmontée d'une oie, avec cette inscription : « Prenez votre culotte et laissez là *mon oie* (monnoie) selon l'ancienne prononciation.

Une jeune dame donnait des leçons d'écriture à un jeune homme qui, plus épris de ses charmes que

de la calligraphie, ne réussissait que dans la confection de la lettre M. Comme elle lui en demandait le motif :

—Tout *m* (aime) auprès de vous, Madame, répandit le galant.

Les Gascons et les Basques sont toujours rivaux. Deux d'entre eux se rencontrent dernièrement à Paris, ils parlent de l'avenir, et le Basque se flatte de parvenir plus vite que le Gascon à une position plus élevée en lui disant :—Tu connais le proverbe de notre pays, il faut sept Gascons pour faire un Basque.

Eh ! mon bon, répliqua le Gascon, ici quelle différence, il faut déjà deux *basques* rien que pour faire l'habit du gascon.

*Dialogue entre deux ivrognes.*

—Vois-tu, Jérôme, il n'y a rien de bon pour le soif comme un verre de vin.

—Moi, j'aime mieux du saucisson à l'ail.

—Du saucisson à l'ail... meilleur pour la soif ?

—Mais oui ! puisque ça l'entretient.

## PENSÉES DIVERSES SUR LES FEMMES.

Le sage dit : « Qui a bonne femme, a richesse. Elle lui est aide, douceur et repos. » (PIERRE DES GROS.)

Les femmes sont, en général, plus résolues et plus braves que les hommes. (ALPH. KARR.)

Les femmes ont le génie de la charité. Un homme ne donne que son or, la femme y joint son cœur. Un louis, aux mains d'une femme bonne, soulage plus de pauvres que cent francs aux mains d'un homme. La charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains. (ERNEST LEGOUVÉ.)

Beaucoup de femmes affichent une singulière prétention : à les en croire, elles sont de glace ; elles se piquent d'être sans cœur. Ne vous y fiez pas. Des yeux de ces femmes, que rien n'émeut, il sortira, à quelque jour, des flammes à éclairer une cave, à incendier un monde. Une heure vient toujours, une de ces heures chaudes qui sonnent tôt ou tard dans la vie de tous les êtres organisés, où l'on sent que le néant ne suffit à rien, et qu'un cœur vide est tout aussi difficile à comprendre qu'un univers inhabité. (P.-J. STAHL.)

Le cœur est le fondement, la pierre angulaire de la nature humaine.

« Tout notre raisonnement, dit Pascal, consiste à céder au sentiment. » Ainsi le cœur est supérieur à la raison. Seul il ne trompe pas, et sa tendance, invariable et invincible, est vers le bien. « Aimez et faites ce que vous voulez, » dit l'Évangile.

La femme est supérieure à l'homme par le cœur.

Le génie de la femme est dans son cœur, comme

celui de l'homme est dans son esprit. (LOUIS SERAINE.)

Le cœur de la femme est un abîme d'amour. Il sait à la fois, et s'élever vers ce qui est plus haut que lui, pour l'admirer et le vénérer ; et se pencher vers ce qui est près de lui, pour l'aimer et le chérir ; et s'incliner vers ce qui est plus bas, pour l'appuyer et le soutenir. La femme a un sourire pour toutes les joies, une larme pour toutes les douleurs, une consolation pour toutes les misères, une excuse pour toutes les fautes, une prière pour toutes les infortunes, un encouragement pour toutes les espérances. (SAINTE-FOIX.)

Est-il un spectacle plus effrayant, que l'explosion de la colère dans une femme ? Est-il quelque chose de plus soudain et qui passe plus vite ?

La femme est d'une nature trop aimante pour couvrir longtemps la haine. (L.-AUG. MARTIN.)

Sa haine à son courroux n'a jamais survécu.

(MILLEVOYE.)

Partout où les femmes sont considérées, les hommes sont libres et vertueux.

Il existe dans les consolations que donne une femme, une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant et de complet ; mais, quand à ces paroles de paix et d'espérance, se joint la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est impossible d'y résister. (BALZAC.)

Les femmes sont nées pour nous aimer, et nous consoler dans nos peines ; nous, pour les aimer et les protéger contre tous les dangers. (DE SÉGUR.)



## NOUVELLES DIVERSES.

Nous lisons dans le *Métis* :

L'autre jour deux sauvages Montagnais, venant de la Rivière McKenzie, se sont présentés à l'Archevêché avec deux peaux de caribou. "Nous venons, dirent-ils, avec ces peaux payer une dette que notre oncle a contractée ici, il y a deux ans avec le Grand Chef de la Prière. Il nous a dit que le Grand Chef de la Prière qui reste ici, lui avait prêté £2.00 et il nous a donné ces peaux pour le payer."

Ces deux sauvages sont deux bons chrétiens appartenant à la mission de l'Île à la Crosse.

Le 8 juillet, à 2 heures 22 minutes du matin, un fort tremblement de terre a été ressenti à Valparaiso, Chili. Quelques personnes ont été écrasées sous les décombres des bâtiments renversés. Une dame est morte de frayeur. Les dommages sont considérables, plusieurs églises et une quantité de maisons ayant été totalement ou partiellement démolies.

Pendant la nuit du 9 juillet, une pluie diluvienne est tombée sur les villes de Lima et Calao, Pérou. L'inondation a été d'autant plus désastreuse que les habitations ne sont pas construites de manière à pouvoir résister à la pluie, qui est un phénomène presque inconnu en ces localités. Le palais de justice a été transformé en lac, et nombre de manuscrits précieux ont été détruits dans la grande bibliothèque. Le total des dommages est évalué à un demi million de soles.

Bien fines notes de Bachaumont du *Constitutionnel* sur le voyage du shah. J'en détache ce curieux passage :

Le chapitre du voyage du shah de Perse en France, qui a été fort négligé, c'est la visite du roi des rois à M. Thiers. Le shah ne semble avoir fait cette visite que pour s'assurer de visu que l'ex-président était encore sur ses jambes. En effet, sa première parole en débarquant à Cherbourg avait été :

« — Et M. Thiers ? toujours vivant ?... »

« — Oui, sire. »

« — Comment ! tombé depuis six semaines et pas encore étranglé ??? »

Dans cette entrevue, M. Dufaure crut devoir rappeler que feu son beau père, M. Amédée Jaubert était allé en Perse et même, pendant je ne sais quelle insurrection, y avait été tenu prisonnier huit mois dans une citerne. Cet emprisonnement étrange fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre des plus poignants dans les impressions de voyage de M. Jaubert.

— Seriez-vous curieux de voir la citerne de M. votre beau-père ? demanda en souriant un des membres de la suite de Nasser-Eddin ?

— Comment donc, répliqua l'ex-garde des sceaux, un souvenir de famille ! ...

Peu d'instant après, un album de photographies était placé sous les yeux de M. Dufaure.

On lui montra alors une maison d'aspect fort

présentable : la fameuse citerne de M. Jaubert était une bonne chambre au premier étage avec une vue superbe.

Vous jugez si l'on se mit à rire.

Et quand on pense que c'est à cette citerne que M. Jaubert a dû, il y a quelque quarante ans, d'être professeur de persan au collège de France ; pair de France et par-dessus tout beau père de M. Dufaure ! A ! il faisait bon alors villégiaturer en Perse ! Mais, c'est égal, le voyage du shah à Paris ôte une fièvre illusion de famille à l'ex-garde des sceaux.

— Les journaux anglais rapportent la mort d'un pauvre diable, d'une manière qui est probablement sans précédent dans le chapitre des accidents. La chose se serait récemment passée dans les Indes. Notre Indien était occupé à prendre du poisson dans une citerne. En ayant pris un qui faisait beaucoup plus d'efforts pour s'échapper, il lui prit la tête dans sa bouche et le mordit. Le poisson se vengea en lui piquant la main à l'aide du dard de l'une de ses nageoires. L'indien ouvrit alors la bouche pour crier au secours. Juste en ce moment le poisson fit un bond et lui sauta dans la gorge, où il se tint fermement attaché. On ne put l'ôter de là qu'en le coupant par petits morceaux après que le malencontreux pêcheur eût été transporté à l'hôpital. Enfin, le pauvre diable se trouva tellement épuisé, qu'il mourut peu après l'opération.

Voilà une histoire de poisson qui semble aussi « dure à avaler » que l'a été ce poisson, et pourtant l'on assure qu'elle est parfaitement vraie.

— Le parti conservateur, en France, ressemble, il faut bien le dire, à une milice extraordinaire qui ne se formerait qu'aux jours extrêmes du danger social. En temps ordinaire et sous tout régime, royauté, ou empire dont la stabilité semble suffisamment établie, et par lequel l'ordre paraît garanti, nous avons presque toujours vu les éléments du parti conservateur faire, par désœuvrement, par caprice de la mode, par rancune de personne ou par peur de l'ennui (vous vous rappelez, en 42, le fameux mot de Lamartine précurseur de la révolution de Février : *la France s'ennuie*), cause commune avec le désordre en germe. Tantôt c'est un roman d'Eugène Sue, tantôt un pamphlet comme la *Lanterne*, tantôt une comédie comme le *Mariage de Figaro*, tantôt un scandale oratoire, comme celui qui fut le piédestal du citoyen Gambetta, qui constitue le prologue d'une révolution prochaine, maudite des conservateurs le lendemain de son éclosion, applaudie par eux les premiers, par eux seuls d'abord et dans son œuf comme une primeur, une distraction de haut goût, une épice nouvelle destinée à relever la saveur de plaisirs trop connus.

C'est là certes de la bonne morale politique ; sera-t-elle entendue ? Nous n'osons l'affirmer et cependant le salut de la France, sa prospérité future, son rôle parmi les nations en dépendent.

## RESTES DES EXPLICATIONS DES PATRONS.

## CONTINUATION DU SUPPLÉMENT.

## 12. VESTON D'INTÉRIEUR POUR HOMME, EN TOILE ÉCRUE.

- A allonger. } Fig. 21. Devant et dos. A, B, C, D, E. \*  
 " 22. Manche.  
 " 23. Moitié du col. (C, D.)  
 " 24. Moitié de la poche. }

Cette veste se taille en deux morceaux ; le dos et devant tenant ensemble, ainsi que l'indique la fig. 21 du patron. On se borne à faire une pince sous le bras, de 20 pcs. de longueur. Il n'existe donc qu'une seule couture au milieu du dos. les dimensions de sa longueur, que nous ne ne pouvons donner en entier sur la planche de patrons, mais pour laquelle il n'y a qu'à continuer les lignes dans le sens de la flèche : à la couture du dos, 28 pcs ; sous le bras, 22½ pcs. devant, 25½ pcs. On réunit les morceaux en faisant la couture du dos, puis on coud l'épaule en mettant ensemble les lettres servant de point de repère. On double le devant d'une bande en étoffe pareille de 5½ pcs. de large, sur laquelle, d'un côté, on fait les boutons et de l'autre, on pose les boutons ; en haut, à la lettre D, on plie un revers de 2½ pcs. le col se coupe en étoffe double sur la figure 23, qui en représente la moitié : la ligne pointillée indique la brisure, c'est-à-dire l'endroit où le col se replie. On le coud autour de l'encolure en rapprochant les lettres pareilles. On coupe la manche sur la figure 22, en ayant soin de suivre la ligne inférieure pour la partie de dessous. Pour la poser, on place la couture du coude à l'endroit de l'entourure de la veste, marqué d'une \*. La figure 24 est le patron de la moitié d'une des poches, qui se coud sur la veste entourée d'un passe-poil.

## 13. TOILETTE DE DINER EN SULTANE ET DIAGONALE, POUR JEUNE FILLE.

- Avec repli. } Fig. 9. Devant du corsage (o, p, r, s, \*)  
 " 10. Petit côté (r, s, t, u, y, × 4)  
 " 11. Dos (o, p, t, u, y, × 4)  
 " 12. Manche. }

Cette toilette, d'un aspect très élégant à cause de la garniture, constitue à un prix excessivement modéré une charmante mise de jeune fille. Elle est en sultane soie et laine gris-perle, bordée et ornée de biais en diagonale d'été d'une teinte grise un peu plus violacée que celle de la robe. Le corsage se coupe sur les figures 9—10 et 11 du Supplément. Une ligne indique sur le devant de notre

patron l'échancrure de la robe ouverte. Les plis de la basque se forment en remettant les croix sur les points. La fig. 12 donne le patron de la manche. La jupe est garnie du haut en bas par derrière de volants de 3½ pcs. de haut, se recouvrant. Les biais qui les bordent ainsi que les dents ont, y compris pour coudre 1½ pc. à partir du sixième volant ils s'arrêtent aux coutures de côté du lé de devant ; la longue basque formant tablier, garnissant suffisamment.

Le fichu, en mousseline double, se taille sur la fig. 13, qui en représente la moitié, et les manchettes, sur la fig. 14 ; on orne cette parure de petits velours étroits, de bouillonnés de mousseline et d'une dentelle irlandaise large de 15 lignes.

## 15. CHAPEAU DE JARDIN EN PERCALE ÉCRUE.

Fig. 25. Moitié de la passe. 

La figure 15 donne le patron de la moitié de la passe. On coupe le dessin en percale écrue, et, si on le préfère, la doublure en percale bleue ou rose ; la coiffe a 9 pcs. de diamètre ; on tend bien l'étoffe sur la forme. Une rucho déchiquetée en percale écrue, de 7½ pcs. de large, entoure la coiffe, et une de 1½ pcs. se pose sur le bord. Un nœud, toujours en percale, large de 2½ pcs. composé de 7 coques, longues de 3½ pcs. d'une agrafe et de deux pans de 14 pcs. de longueur, se pose sur la coiffe, retombant derrière. Le laiton qui soutient la carcasse du chapeau, permet de donner à la passe la forme que l'on préfère ; celle représentée par notre dessin, relevée derrière, est excessivement seyante pour jeune femme ou jeune fille, ayant un chignon bouclé.

## 16.—COSTUME MARIN POUR GARÇONNET DE 8 À 12 ANS.

Voir les patrons déjà donnés.

Ce costume se fait, pour l'été, en toile bleu marin, et se garnit de tresse hercule blanche. Il se compose d'un pantalon court et d'une veste droite et courte. Une chemisette flottante rayée bleu et blanc s'aperçoit en-dessous. Si le costume est fait en drap léger, la chemisette se fait en foulard. Une écharpe en foulard ou en bourre de soie ponceau est nouée en ceinture sur le côté. Chapeau de toile cirée, avec ruban bleu liseré blanc.

# FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE DE L'ALBUM.

NOTE.—C'est par erreur que les Gravures et les Explications de ce Supplément n'ont pas été donnés dans le numéro du 24 Juillet, en même temps que la feuille des patrons. Ce patron correspond au supplément actuel.

## EXPLICATIONS.

Nos. 1 et 2. TABLIER (MODÈLE ANGLAIS POUR PETITES FILLES.

Fig. 5. Devant, h, i, k.  
 " 6. Dos, du plastron, (l, m, n.)  
 " 7. Bretelle (h, i.)  
 " 8. Bande, (h, k, l, m.)

Les dessins 1 et 2 se coupent sur le même patron, car ils représentent le même modèle vu par devant et par derrière. Les garnitures seules diffèrent. Nos modèles sont en nansouk blanc, ornés de petits plis et de broderies anglaises. Le corsage se compose de deux plastrons sans dessous de bras. On les taillera en double sur les figures 5 et 6 de notre supplément de ce jour, et les bretelles sur la figure 7. On rap. portera les lettres ensemble, pour réunir les morceaux; on mettra un passepoil autour de l'encolure, et derrière on fera un ourlet de 6½ lignes, pour poser les boutons et faire les boutonnières. Ce modèle est très distingué fait en toile



NOS. 1. et 2.—TABLIER (MODÈLE ANGLAIS POUR PETITES FILLES.)

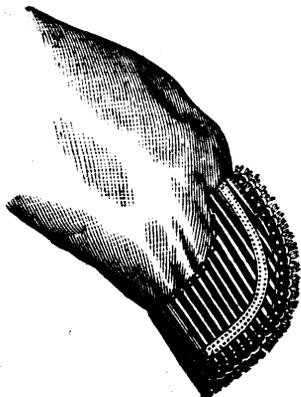
écru brodée de soutaches rouges ou gris foncé.

Nos. 9 et 3.—CHEMISSETTE ET SOUS-MANCHE DU MATIN EN PERCALE RAYÉE.

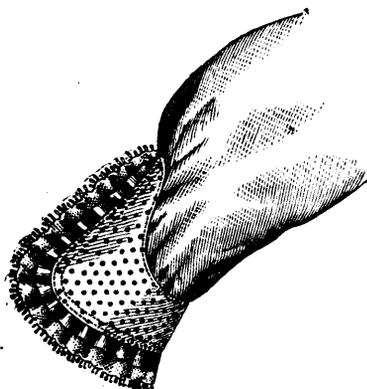
Fig. 26. Devant de la chemisette, (e, f, g.) } -X-  
 " 27. Moitié du dos, (e, f, h.)

Fig. 28. Moitié du col, (g, h.)  
 " 29. Manche, (i, k, l, m, o, p, r, s.) } -X-  
 " 30. Moitié de la manchette, (v, o, p.)

On taille les deux devants de la chemisette sur la fig. 26; le côté droit est orné d'une petite dentelle, le côté gauche, qui boutonne en dessous, n'a besoin d'aucune garniture. On taille le dos, en



No. 3.



No. 4.



No. 5.

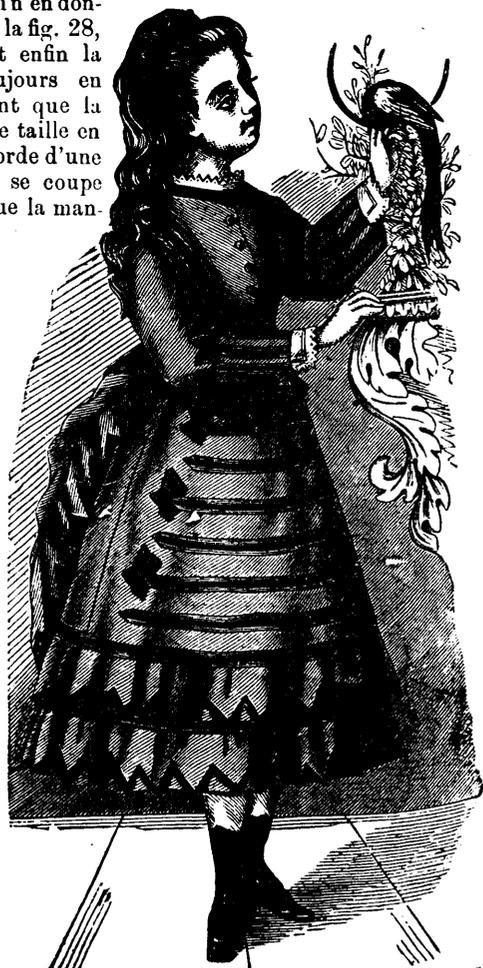
étouffe double sur la fig. 27 qui n'en donne que la moitié, et le col sur la fig. 28, la manche sur la fig. 29, et enfin la manchette sur la fig. 30, toujours en double, ces figures ne donnant que la moitié du patron. Le col se taille en étoffe double rayée et se borde d'une tite dentelle; la manche se coupe en percale blanche, tandis que la manchette est en

étouffe rayée; il est facile, en rapportant les lettres N, O, P, aux lettres pareilles sur la manche, de lui donner la place assignée.

Nos. 10 et 4. CHEMISE-TTE ET SOUS-MANCHE DE MATIN EN PERCALE A POIS.

Fig. 31.— Moitié de la manchette, (R. S.)

La fig. 26 donne le patron d'un des devants de la chemise.



6.—COSTUME EN TOILLE ÉCRUE POUR FILLETTE DE 9 A 11 ANS.

7.—COSTUME EN ALPAGA POUR FILLETES DE 9 A 11 ANS.

te, la fig. 27 celui du dos, et la figure 29 celui de la manche. On assemble ces différents morceaux, en rapprochant les lettres de repère. Le col est formé d'une bande en toile d'Irlande blanche, de 1½ pc. plissée, bordée d'une petite dentelle d'un cent; les manches sont en même étoffe que la chemisette; la manchette, ornée de bandes plissées, larges, 8½ lignes en toile d'Irlande comme le col, arrivant sur le devant à R, et à la couture de derrière à S, se coupe sur la figure 31.

No. 5. FRAISE MARIE-STUART EN CREPE DE CHINE ET TULLE.

Voir pour l'explication le dessin publié dans un précédent numéro.

No. 6.—COSTUME EN TOILLE ÉCRUE POUR FILLETTE DE 9 A 11 ANS.

Fig. 1. Devant (a, b, c, d, \*)  
 " 2. Petit côté (c, d, e, f, g, +.1.)  
 " 3. Dos, (a, b, e, f, g, x et 3)  
 " 4. Manche.

La garniture de ce costume consiste en galons de laine bleus de différentes largeurs; celui qui borde les dents des volants a 4½ lignes de large, et ceux qui entourent les autres parties du costume, 2½ lignes. Les volants mesurent 2½ pes. de hauteurs, et les galons garnissant le devant de la jupe sont larges de 1½ pc. trois biais d'étoffe pareille à la robe, et traversés par un galon bleu, orment le lé devant, et se terminent par des nœuds avec boutons bleus au milieu. La hauteur de la jupe est de 24½ pes. par devant, et de 70 par 25½ par derrière; sa largeur inférieure est de 2½ verges. Sur le lé de derrière tombe un grand volant formant pouff. On coupe le corsage sur les figures 1 à 4 de notre Supplément. Les plis de la basque sont indiqués par des chiffres, des croix et des points. Des boutons bleus ferment le corsage par devant.

No. 7. COSTUME EN ALPAGA POUR FILLETES DE 9 A 11 ANS.

Le corsage de dessous et le jupon de ce costume sont fait en alpaga bleu; la jupe de dessus et le corselet, en alpaga blanc. Deux volants de 2½ pes. de large orment le bas du jupon; un biais de velours

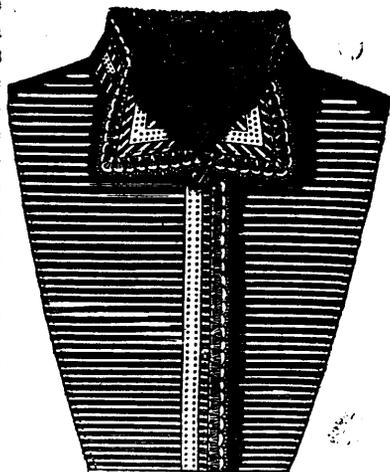
bleu avec passe-poil d'alpaca blanc, et une ruche d'alpaga bleu, forment la tête du second volant. Cette jupe est taillée dans les



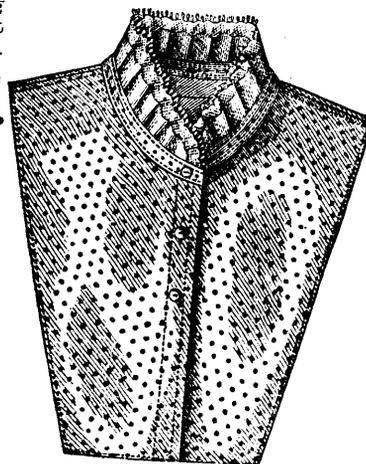
No. 8.—COSTUME AVEC GILET POUR JEUNE FILLE.

mêmes dimensions que celle du dessin 14. On taille le corsage sur les figures 1 à 4 de notre Supplément; sans s'occuper du corselet, on coupe les morceaux jusqu'à l'endroit de la taille. Un biais de velours bleu avec passe-poil blanc garnit le bas des manches. Le corselet à basques est ornée de dents bordées de soie bleue. On le taille sur la figure 1 et 3, jusqu'aux lignes pointillées. La jupe de dessus mesure 15½ pes. par devant et 17 par derrière. Sur le devant sont de petites pochettes entourées de velours bleu.

No. 8. COSTUME AVEC GILET POUR JEUNE FILLE.



No. 9.



No. 10.

Fig. 19. Basque du dos.

(f, g, h.)

“ 20 Manche.

Notre modèle est en étoffe algérienne écrue à larges rayures vert d'eau; le gilet est en taffetas vert.

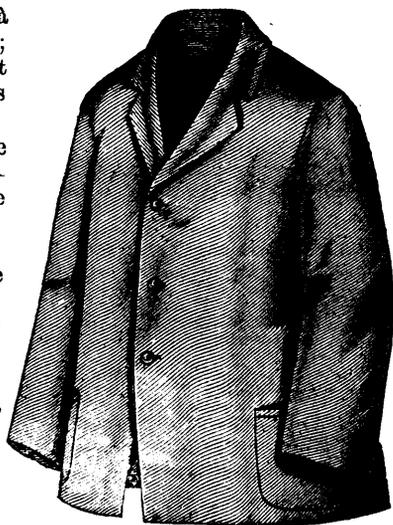
La jupe est à traîne, relevée en pouff dans un écharpe de taffetas vert. Sur le patron se trouve clairement désignée par une ligne la partie de devant, formant legilet,

cousue au corsage, avec passepoil. Les plis de la basque sont aussi clairement indiqués par des chiffres et des signes. Une petite dentelle tuyautée, droite, entoure l'échancrure du cou et les

Avec repil) et a } Fig. 15.  
allonger. }  
Devant (x, y, z, à, b.)  
“ 16. Premier petit côté. (y, z.)  
c, d, e, \* )  
“ 17. Deuxième petit côté. (y, c, d, e, z, h.)  
18. Dos (x, y, f, g.)



No. 11. MANTILLE EN DENTELLE NOIRE.



No. 12.

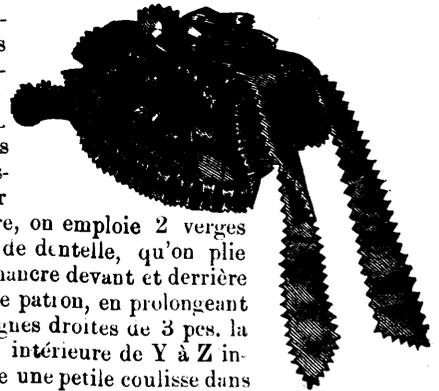
poignets des manches  
presque ajustées.

No. 11.—MANTILLE  
EN DENTELLE  
NOIRE.

Avec repli  
et a  
allonger. } Fig. 32. |  
Moitié de  
la capote }  
(y, z.) |

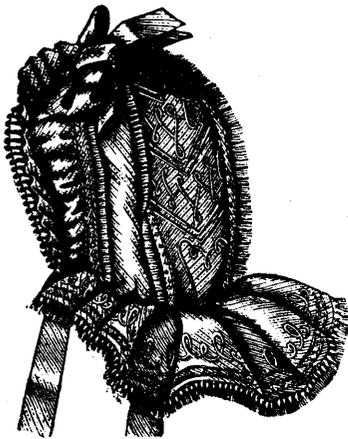


Pour cette gracieuse mantille que nos lectrices peuvent parfaitement faire sans grande dépense, et brodant elles-mêmes le tulle d'après les dessins de broderie sur tulle, semis et bordure, on emploie 2 verges et 3 pes. de tulle ou de dentelle, qu'on plie en deux, et qu'on échancre devant et derrière sur la fig. 32 de notre patron, en prolongeant les lignes droites de 3 pes. la ligne intérieure de Y à Z indique une petite coulisse dans laquelle on passe un ruban,



No. 15. formant un peu le capuchon; mais on peut aussi se dispenser de faire cette coulisse si on veut conserver à la mantille son cachet espagnol. Les pans tombent devant, ou croisent et se nouent derrière la taille, à volonté.

No. 13. TOILETTE DE DINER EN SULTANE ET DIAGONALE, POUR JEUNE FILLE.



No. 14.



No. 16.—COSTUME MARIN POUR GARÇONNET DE 8 à 12 ANS.

Voir la page 548 pour les Explications des Gravures Nos. 12, 13, 15 et 16.